

Vienne la nuit sonne l'heure  
 Les jours s'en vont je demeure.

Mais, dans la chambre d'Apollinaire, au second étage de cet hôtel aujourd'hui du Luxembourg, où j'écris ceci, mes regards, un dernier coup, embrassent. Je vais à l'une des deux fenêtres. Vis-à-vis, ce sont trois petits immeubles blanchis, peu larges, d'une pièce de façade, et de hauteurs faibles et un peu inégales, recouverts d'ardoises aux dessins divers à chacun, et disposées parfois de façon chancelante et disparate aux faites et aux pignons. Au bas, trois magasins, où la qualité remplace assurément la quantité: chaussures, débit, boucherie. A chacun des trois commerçants appartient chacune des trois maisons mitoyennes. Ainsi le marque bien le rouge de la boucherie Ed. Watz qui envoie, jusqu'aux gouttières, des traits de sa couleur.

Un dernier regard aux murs de la chambre. Deux vieux chromos du temps où Guillaume était là. Chromos de tonalité grisâtre, mélancolique, charmante et tendre. Ici, Mignon tend tristement la main, quête, en essayant vainement de sourire. Ses cheveux épars baignent autour du visage et tombent aux épaules délicates, au cou au mince collier de corail, pris derrière dans un foulard pauvre. Là, son jeune frère, en gilet de peau d'agneau et petit chapeau en cône tronqué. Visage pensif, yeux bruns déjà tristes et beaux, lèvres où le sourire non plus ne croit, et n'est que dans un désir secrètement de vivre, de connaître des choses qu'il commence à peine de lointainement soupçonner d'une amère douceur. Encadrant ces deux reliques, de carton, sans vitre, où le regard de Guillaume s'arrêtait sans doute souvent, une baguette noire, vernie, avec un flet d'or.

Et je descends prudemment, de mon pas mal assuré, l'escalier aux degrés assez courts et où, bien que j'y prenne garde, j'ai manqué déjà plusieurs fois de dégringoler.

ANDRÉ ROUVÈYRE.

### NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Daniel Ollivier: *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, Grasset.

Dans le second volume de cette **Correspondance de Liszt**

**et de Mme d'Agoult** et bien que typographiquement le nom de Liszt s'inscrive en majuscules, tel qu'il l'était déjà en tête du volume précédemment publié par le même auteur, nous trouvons une ample moisson de lettres de la comtesse. Ainsi sommes-nous plus à même de fixer les traits de ce caractère de femme, d'autant que Mme d'Agoult se voit telle qu'en elle-même, en écrivant le 15 février 1843 :

...J'ai jeté la tristesse dans plus d'un noble esprit; j'ai repoussé plus d'un sentiment vrai et profond (je le croyais du moins); j'ai renoncé à la domination sur des volontés qui valaient la peine d'être dominées (et cela est assez difficile pour une femme dominante comme moi qui sait bien que toute sa force est dans l'amour qu'elle inspire); tout cela dans un but vague, incertain, presque inespéré, avec l'espoir de vous retrouver sentant et pensant comme moi, renonçant de cœur et d'âme à tout ce qui serait coquetterie, galanterie, à cette attitude de viveur que vous avez prise je ne sais pourquoi...

Renonçant de cœur et d'âme à tout ce qui serait coquetterie! Oh! nous n'aurions garde de juger. Mais, dès 1840, alors que les trois enfants, fruits de l'union de Marie d'Agoult et de Liszt: Blandine, Cosima et Daniel, sont nés, n'est-ce point tout de même ce sentiment de coquetterie — ou le besoin de ressaisir, en inquiétant — qui dicte à Marie ses confidences au sujet de M. de Girardin et de Sainte-Beuve?

L'histoire Girardin vous intéresse-t-elle? Vous m'avez dit que oui et je crains que non. En arrivant ici, j'ai trouvé trois billets écrits trois jours de suite pour me demander si j'étais arrivée. Je l'ai vu deux fois. Il m'a parlé d'un sentiment qui ne serait ni de l'amour ni de l'amitié, une espèce de rêve, de culte; d'un besoin de confiance qu'il a satisfait en me racontant dans ces deux jours à peu près toute sa vie et les plus grandes crises de sa vie. Il m'intéresse au plus haut degré. Il est impossible d'être plus simple, plus calme, plus abandonné avec plus de réserve.

Je ne crois pas qu'il songe à devenir mon amant... (27 nov. 1840.)

...Sainte-Beuve est re-tendre. Cela va vous faire plaisir, il a dîné ici avant-hier avec les Didier et Allart et il est revenu hier. Hier aussi j'ai revu Alfred de Vigny. Mes quatre heures m'amusement. (7 déc. 40.)

...Figurez-vous que je ne sais comment me tirer d'affaire avec Sainte-Beuve. Il me fait une cour très sotté, tout en madrigal et en bel esprit Rambouillet. (22 déc.)

Sainte-Beuve continue à venir tous des jours et à m'écrire des lettres amoureuses d'un ridicule incroyable. Dans la dernière, il y avait: « Des fleurs qui savent naître sous mes pas, etc... » Je lui ai répondu que j'étais une vieille femme et qu'il y avait bien longtemps que les fleurs avaient perdu l'habitude de naître sous mes pas, etc, etc... Je lui offre délicatement mon amitié; s'en souciera-t-il? C'est fort douteux. (1<sup>er</sup> janv. 1841.)

Liszt reçoit ces lettres en Angleterre, parmi les préoccupations d'une importante tournée de concerts. S'il paraît peu se soucier de la constance de Sainte-Beuve, puisqu'il conseille à Mme d'Agoult de le ménager et se montre curieux de connaître occasionnellement les épîtres de ce soupirant, il n'en va pas de même, semble-t-il, pour Emile de Girardin; là il se montre nerveux et inquiet. Cependant c'est avec une réelle dignité qu'il aborde le sujet dans quelques lettres, du 1<sup>er</sup> au 4 décembre 1840. Lettres quotidiennes qui décèlent un trouble profond:

Vos rapports avec Emile m'intéressent sans nul doute, mais peut-être vous sera-t-il plus simple de m'en parler que de m'en écrire. A ce propos, n'allez pas vous offenser de ce que je vais vous dire. Je vous ai fait une restriction stupide à son égard. Aimez-moi et faites ce que vous voudrez. C'est là la seule parole que j'aie à vous dire, la seule que vous trouverez toujours au plus profond de mon cœur. Ce quelque chose d'intermédiaire et sans nom dont vous me parlez peut bien être le but qu'il se propose. Mais il faudrait que je le connusse davantage et surtout que je l'estimasse terriblement pour ne croire qu'à ce sentiment chez lui. Peut-être aux plus beaux jours de jeunesse y avait-il en moi l'étoffe d'un sentiment analogue pour Piff [œël] (1) alors que je parlais de lien éternel.

...Vous m'avez souvent accusé de tyrannie dans mes affections. Ne serait-ce point parce que vous n'avez jamais assez cru à la tyrannie que vous exerciez sur moi? Le besoin de dominer, de tyranniser même au besoin, n'est-il pas le mobile le plus inhérent à votre nature? Je le crois.

A la vérité, il ne vous plaît d'en user qu'avec ceux que vous savez capables de réaction, mais à la condition que le dernier mot, ne fût-il même pas dit, reste vôtre. Il y a dans vos rapports avec E... un élément de durée et de profondeur qui manque aux

(1) George Sand.

autres. Encore une fois, je veux et ne veux qu'une seule chose, votre liberté absolue vis-à-vis de moi et des autres. Quand vous serez libre et, s'il se peut, sincère, vous serez digne de moi et je ferai en sorte de l'être de vous.

Je vous ai parlé assez longuement d'E [mile] hier. Ce n'est pas une raison pour ne pas en reparler aujourd'hui. On ne peut jamais quitter les Romains, dit Montesquieu. Je ne sais pourquoi vous me dites que ce n'est nullement l'homme que nous imaginions, qu'il est d'une simplicité extrême, d'une grande ouverture de cœur, d'un esprit calme et tranquille, etc... L'idée juste ou fautive que je m'en suis faite n'exclut nullement ces qualités, loin de là, et je ne sache que votre goût de contradiction qui se pévèle assez volontiers quand vous m'écrivez ou me parlez des autres, qui puisse vous faire dire autrement. Alors que vous ne connaissiez qu'à peine G [azardin] et moi pas du tout, je vous en ai parlé comme d'un homme à part qui m'avait toujours inspiré une étrange et inexplicable sympathie. Je me sens de la curiosité et une sorte d'admiration pour lui, et vous savez que ces deux sentiments sont rares chez moi. Je n'ai rien à dire sur vos rapports avec lui. Six années d'une intimité telle que la nôtre m'ont donné pour vous un trop profond respect pour qu'à cette heure je ne me sente pas le droit sacré du silence.

Si ensuite vous me demandiez ce que je crois de sa sincérité (et vous savez que c'est là toute la question pour moi) je vous le demanderai à vous-même, quoiqu'il me soit resté, injustement peut-être, quelque doute sur votre perspicacité à certaines heures. Voyez, écoutez et interrogez-vous. Je regarderai comme sérieux ce que vous direz et ferez à l'occasion d'E... Il est plus d'un cap Horn à doubler et on n'arrive pas si promptement aux deux mers pacifiques.

Je vous ai écrit hier et avant-hier. Je ne sais quel irrésistible besoin me pousse à vous écrire encore ces deux lignes aujourd'hui.

S'il n'est pas trop tard, ajoutez du moins. Dieu sait, et vous devez deviner que je suis plus préoccupé de vous que de moi, ou pour dire plus vrai, je ne suis préoccupé que de vous seule.

Ce que je puis dire est probablement inutile; et pourtant je ne puis ne pas le dire. J'ai peur. J'imagine que vous vous trompez. Ce n'est pas impunément qu'on s'engage dans de pareils rapports avec des hommes pareils. A Dieu ne plaise que je veuille les dénouer violemment, tyranniquement, mais je voudrais vous les faire circonvenir, à moins qu'une impulsion profonde ne vous dise d'aller toujours en avant et au delà.

Etes-vous décidée à être toujours sincère?

Je ne me sens ni jalousie, ni satiété, mais parfois le doute s'étend dans mon cœur; les ombres grandissent.

Sous telle forme ou telle autre, ne faut-il pas toujours que nous souffrions?

Fort heureusement, et tout à l'honneur de Mme d'Agoult, la réponse au cher Franz ne se fait pas beaucoup attendre, en effet, le 9 décembre, Liszt reçut cet apaisement:

Hier soir j'ai eu une longue conversation avec E [mile]. Je ne sais pas bien ce qu'il m'a dit, mais je sais que j'ai été calme, simple, explicite. De grosses larmes tombaient une à une de ses yeux. Il me quitta sans avoir presque parlé. Ce matin il m'a envoyé toutes les lettres que je lui ai écrites, avec une lettre de lui que je ne vous envoie pas mais dont je ne puis m'empêcher d'extraire ces lignes: « Vous devez savoir que mon âme est brisée et que le sacrifice est consommé. Vous m'avez vu hier pleurer pour la dernière fois; désormais vous n'existerez plus pour moi que dans mes souvenirs ineffaçables et dans mes songes involontaires. Je vous ai pieusement déposée dans cette partie de moi-même qui est le tombeau où repose, etc., etc... Vous n'êtes plus pour moi qu'une douleur et qu'un nom, Marie! Adieu. Que je sois au moins dans votre vie l'homme qui vous aura le plus aimée. Adieu, car ce ne sera plus moi que vous reverrez, mais un autre. » Ces paroles-là m'inspirent de la confiance. En tous cas je crois avoir fait ce que je devais faire. J'espère que vous me jugerez ainsi et que vos craintes qui me préoccupent beaucoup se dissiperont.

En janvier 1841, Mme d'Agoult est dans sa trente-sixième année, Liszt aura trente ans bientôt, or il semble que ni l'un ni l'autre ne sont parvenus à s'évaluer et à se bien connaître. Tourment de deux âmes d'élite en perpétuel devenir.

Marie reproche à Franz de ne rien comprendre à la délicatesse: « Vous êtes sublime et rude comme un granit des Alpes. Il me semble parfois que j'ai quelque analogie avec le bouleau penché et toujours frémissant de Franchard. Aussi l'idéal de mon tombeau est-il pour moi *un bouleau auprès d'une roche.* »

En somme, celle, qui sous le nom de Daniel Stern, se révélera, en un style énergique et noble, écrivain de combat, témoin ses *Lettres républicaines*, n'a pu projeter encore sa réelle personnalité, ni s'installer dans sa propre vérité. Il en

est de même pour Liszt. L'artiste génial, bien qu'ayant, à treize ans, publié les *Variation sur une Valse de Diabelli* et à dix-neuf (1830) les *Etudes* dont devaient dériver les *Grandes Etudes transcendantes*, fait encore figure de virtuose bien plus que de compositeur: « Vos titres à la postérité sont encore à venir », lui écrivait Marie en 1840. Phrase assez dure à encaisser par celui, qui, s'il ne l'avait pas encore extériorisé, portait en lui le génie que nous lui reconnaissons aujourd'hui.

Il semble, dès lors, que les heurts de ces deux natures également altières sont déterminées par tout ce qu'il y a de sous-jacent dans leur personnalité et dont peut-être, ni l'une ni l'autre n'eut une conscience bien claire.

N'est-ce point cela même que Liszt exprime, qu'il pressent tout au moins, dans ces lignes:

Si mes doctrines sont abominables, comme vous dites, mes rêves sont sublimes. Encore un an d'épreuves, d'expiation peut-être, ensuite le calme, le bonheur... à des profondeurs inatteignables. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup discuté, mais les ineffables harmonies de nos âmes ont absorbé toutes ces paroles vaines, et il n'est resté au dedans de nous qu'un divin et mélancolique retentissement, je ne sais quelle vibration immense et splendide de tout ce passé si traversé, si déchiré, si diversement attristé. Vous ne vous êtes pas trompée, Marie, nous ne nous sommes pas menti l'un à l'autre. Si nous n'arrivons pas au bonheur, *c'est que peut-être nous valons mieux que cela*. Il y a trop d'énergie, trop de passion, trop de feu dans nos entrailles pour nous asseoir bourgeoisement dans le possible. Ne nous plaignons pas, n'accusons pas les *forces intenses* dont nos douleurs sont les contre-coups. N'accusons pas la destinée non plus, cela ne nous sied pas. Qu'importe ce que nous sommes forcés d'être, pourvu que par instant il nous soit donné de sentir ce que nous pourrions être, ce que nous sommes devant Dieu, et l'un dans l'autre. Vivons, appuyez votre bras sur le mien, laissez-moi m'endormir paisiblement sur votre cœur dont les battements sont pour moi le rythme mystérieux de l'idéale beauté, de l'éternel amour.

De février à mai 1844 s'échange une correspondance douloureuse qui consomme la rupture. Marie d'Agoult semble redouter par dessus tout la publicité, qu'une indiscretion ou « des fautes de goût » pourraient donner à la séparation: « Le moindre éclat me serait si funeste. Songez que les diffi-

sultés de ma vie augmentent chaque jour. Vous, vous êtes dans l'impossibilité absolue d'être, socialement parlant, quelque chose pour moi.» Marie reproche aussi à son ami de s'être mis en fureur lorsqu'elle lui prêchait raison; elle constate que, si l'âge est venu, la maturité, chez Liszt, n'este chose lointaine; aussi marche-t-elle plus lestement « à mesure que se détachent d'elle ces espérances acharnées qui la suivaient comme des mendiants et voulaient une part de son âme ».

De loin en loin, maintenant, s'échangent quelques lettres: « *Singulière correspondance que la nôtre...* » s'écrie Liszt: « Nous étions de nobles natures. l'un et l'autre, et vous m'avez maudit, et je me suis banni de votre cœur parce que vous aviez méconnu le mien. »

La blessure de chacun reste vive, pendant des années. Mme d'Agoult ne ménage pas l'orgueil de Liszt et une lettre de lui (février 1846) est une riposte amère à un propos de M. de Girardin « Il fait beaucoup de chemin et n'avance guère ». Joli mot, jolie bêtise, répond Liszt, en ajoutant:

Assurément je n'avancerai pas et ne puis pas avancer comme M. Delarue. Les Grands Cordons de la Légion d'honneur et les Bâtons de Maréchaux ne sont pas réservés pour d'aussi petits poissons que nous, mais si d'un côté vous tenez compte de la nécessité dans laquelle je me suis trouvé de gagner de 60 à 80.000 francs par an au minimum, fièrement et sans que cela paraisse en quelque sorte, et de l'autre si vous prenez la peine de parcourir seulement les listes de mes concerts et de mes ouvrages, tels quels, sans mettre en ligne de compte mes voyages et mon épouvantable correspondance, vous verrez que je n'ai guère eu le temps de m'amuser beaucoup et de mener cette prétendue vie de débauches et d'immoralité, qui fait à toute honnête femme un devoir de me fuir et de me renier.

Et plus loin:

Les gens en tous pays sont assez singuliers et j'observe parfois avec assez d'intérêt ce qu'on peut y être sans fortune, sans pouvoir, sans famille, sans autre appui qu'un caractère (et un talent)... Je ne crois pas à la grandeur de ma destinée, mais pourtant à quelque chose d'à-part, d'honorable et d'assez rare pour justifier ceux qui m'ont aimé.

Les dernières lettres de Liszt, particulièrement celles qui

ont trait à l'éducation de Blandine et de Cosima sont d'un beau caractère.

Ce second recueil présente un intérêt au moins égal à celui suscité par le premier livre; disons même que, plus émouvantes par le conflit des âmes, ces lettres sont une véritable relation de maints faits historiques touchant aussi bien à l'art qu'à la politique et à la vie européenne de la fin du Romantisme.

A. FEBVRE-LONGERAY.

### CHRONIQUE DE BELGIQUE

La peinture à Bruxelles et à l'Exposition de Bruxelles. — Les impressionnistes aux palais des Beaux-Arts. — Les salons de l'Art moderne et de l'Art ancien au Heysel. — La Revue « Equilibres » et son activité. — Albert Glioné: *Structures*; Louis Rougier: *La Mystique soustique*; Louis Piérard: *Propos sur l'Art et la littérature*, Libr. fédérale, Mons.

L'Exposition de Bruxelles est le prétexte d'un vaste déploiement de toile peinte. Cela n'a rien d'étonnant, dans un pays où les arts plastiques ont toujours eu le pas sur la littérature. Non seulement nous avons sorti tous nos peintres, mais encore avons-nous fait appel aux maîtres étrangers. La France a largement répondu à notre demande, et c'est sa grande école impressionniste qui triomphe au Palais des Beaux-Arts. Il y a là Manet, Renoir, Toulouse-Lautrec, Gauguin, Van Gogh, Pissaro, sans compter Degas et Cézanne, des hétérodoxes sans doute, mais qui n'en montrent pas moins les marques de l'émancipation que l'impressionnisme apporta dans la peinture. Aussi bien, aujourd'hui que ces querelles d'école sont lettres closes, il nous est loisible d'admirer dans ces maîtres surtout leurs œuvres de la période « de réconciliation », c'est-à-dire de l'époque où ils renoncèrent à faire exclusivement de la peinture de choc, et consentirent à réintégrer dans leurs compositions quelques-uns des canons académiques, soit, dit en d'autres termes: à trahir un brin le culte du laid. De ce nombre est assurément *La Famille Mondé dans le jardin*, de Manet, prêtée par un amateur berlinois, et dont la délicatesse de tons, l'intense fraîcheur, la légèreté surtout font un des morceaux les plus remarquables de cette exposition. C'est une féerie en vert et bleu, encadrant la robe blanche de Mme Monnet, assise au pied d'un arbre